

Si le savoir et la connaissance théoriques sont d'habitude largement surestimés, les voici bientôt sous-estimés par ceux qui ont percé leur véritable nature. De fait, il est assez décourageant de se dire que toute possession théorique de réalité est une possession de mots. Même quand la pensée nous installe au plus près du sensible, quand, au moment où une composante concrète de la pensée apparaît à notre conscience, nous passons involontairement à un donné sensible, quand donc ce donné sensible ne semble être rien moins que l'objet même de la pensée, le simple fait de penser nous sépare de la matière sensible de l'expérience par un infranchissable fossé. Comme nous l'avons dit, ce qui se révèle aux sens comme une forme dans la nature est transformé par le simple contact de la pensée, et ce que l'on possède effectivement ne rappelle en rien ce que l'on voulait saisir. Aussi, ne faut-il pas donner raison à ceux qui croient saisir la réalité non plus dans la pensée et le savoir, mais dans les phénomènes immédiats de leurs perceptions et de leur vie affective ?

La surestimation de la connaissance se fondait sur l'hypothèse erronée que ce qui est et a lieu était donné à l'homme comme un mode extérieur ; il suffisait à l'homme d'éclairer ce monde à la lumière de son esprit et de sa connaissance, et d'exprimer ce qu'il voyait là. Or la sous-estimation de la connaissance repose également sur des présupposés. Examinons-les ici. En sondant les composantes de la réalité non plus hors de lui mais d'abord dans sa propre conscience, l'homme se dit ceci : dans les représentations de ses sens, il possède une réalité sous une forme bien moins altérée que dans le système verbal et conceptuel, car si les mots sont le produit du monde des représentations sensibles, ils n'ont plus aucune parenté matérielle avec lui. Prenons la désignation d'un objet quelconque – table, arbre, montagne –, et considérons le double contenu que perçoit notre conscience : d'une part la représentation verbale, de l'autre la représentation sensible, de l'objet. La première paraîtra certainement de moindre valeur, et nous accorderons à la seconde une véritable valeur de réalité. De plus, si le pouvoir et la valeur du mot viennent de ce qu'il tient son origine de la représentation sensorielle, celle-ci, en revanche, possède sa pleine valeur indépendamment de toute désignation verbale.

Une telle conception présuppose une nouvelle croyance : on ne croit plus en un monde extérieur indépendant de toute représentation, mais en un monde de représentations donné. De fait, cette croyance domine la pensée courante. Ceux qui se sont libérés du joug d'une conception réaliste naïve en restent là. Il est certain que l'ensemble de l'état de l'esprit ne peut connaître transformation plus grande que lorsque la certitude de la réalité donnée est détruite – et ce miracle s'accomplit tous les jours, de tout temps. La place de l'homme dans le monde se trouve alors bouleversée. Son rôle apparemment passif se révèle actif. Il se reposait sur l'idée que son esprit était en dehors du monde réel et face à lui. Mais à présent il doit constater qu'il est lui-même au moins une condition parmi d'autres de tout ce qui lui apparaît comme réalité, et ce parce qu'il est un être qui sent et pense. Certes il quitte les hauteurs où il se tenait retranché du monde, mais il en acquiert une signification nouvelle, plus élevée encore. Il peut se dire avec fierté que sans lui, la présence de cette formidable manifestation de réalité ne serait même pas pensable. Et en même temps un véritable effroi le saisira à l'idée que l'existence d'une telle immensité repose sur sa frêle existence. Il se dit malgré tout que le monde, dans sa présence sensible, reste pour lui toujours le même. Qu'il pense recevoir par ses sens quelque chose dont l'existence soit pensable indépendamment de celle-ci, ou qu'il ait compris que les choses perçues n'existent pas en soi, puisqu'il n'a conscience que de ses propres perceptions, il sait tout de même qu'il lui suffit d'ouvrir la porte des sens pour s'assurer d'une réalité qui afflue dans toute sa présence sensible.

128

L'homme a besoin d'une terre ferme sous ses pas, c'est-à-dire de quelque chose qui est, et s'il ne peut pas le trouver hors de lui, il le cherchera en lui-même. La manière même dont on a coutume de formuler le principe de la relativité de l'être présuppose qu'il y ait un être dont on puisse énoncer la relativité, et cet être ne saurait se trouver ailleurs que dans le monde des représentations sensibles. Pour peu qu'un scepticisme à l'effet destructeur mette en doute toute possibilité de connaître, et si, après examen critique, ce que nous pouvons nommer vérité n'apparaît chaque fois que dans les résultats de l'activité de l'esprit humain – qui se renouvelle, se développe, se forme et se détruit sans cesse –, la réalité possédée par la perception sensible immédiate, même si on se rend compte que ce n'est qu'un phénomène [*Erscheinung*], est alors le seul point fixe dans un monde de l'être qui, à la réflexion, ne présente qu'une possession de pensée plus ou moins incertaine. En réalité, l'homme a ici une attitude plus réceptive qu'active ; il a beau savoir clairement que c'est la fonction de ses

129

organes sensoriels qui lui permet de se représenter un monde d'objet et ses qualités sensibles, du moment où seule intervient la réceptivité de ses sens, la certitude de cette réalité sensible est pour lui une impression immédiate, non pas le résultat de son activité intérieure. Alors que toute avancée sur la voie du savoir et de la connaissance exige une dépense d'énergie intellectuelle, le monde, puisqu'il est perceptible par les sens, nous est pour ainsi dire donné en cadeau dès notre naissance. L'usage des sens nous est dicté par la nature elle-même ; la pensée, elle, nécessite un apprentissage. Quoi de plus naturel que notre perception sensible soit pour nous la terre ferme ? Certes, tout développement possible de notre esprit, toute formation des capacités qui élèvent l'homme au-dessus des autres créatures, nous paraissent liés à la pensée. Mais nous ne pouvons renoncer à l'idée que le monde de la pensée, dans toutes ses composantes, est le produit d'une activité humaine, et qu'aucune autorité extérieure ou supérieure ne peut le préserver de l'erreur, du doute, de la remise en cause. Le monde des perceptions sensibles, au contraire, quoique lié aux organes sensoriels, semble avoir une existence immédiate et donnée une fois pour toutes. Pour l'esprit en quête de connaissance, il est à la fois le point de départ et la dernière instance à laquelle il est réduit lorsqu'il doit défendre la solidité de ses principes contre le doute et la contestation.

Ainsi le monde des manifestations sensibles a un incontestable avantage sur le monde structuré par les opérations de l'esprit et intrinsèquement lié aux formes de la pensée. Il semble avoir son origine au-delà de la sphère de toute activité et toute pensée humaines, et cela lui confère une certaine dignité. Et pourtant la place qui lui revient dans l'ensemble de l'esprit humain n'est que subalterne. Tout son mérite est d'exister. Le percevoir, voilà tout ce que l'homme doit faire pour s'en assurer. Il est vrai que la possession de réalité perçue par les sens n'a pas la même étendue ni la même clarté chez tous les hommes. Mais ces différences ne sont dues qu'à des dissemblances résidant dans les régions inférieures des dispositions sensibles-intellectuelles. Bien souvent, elles s'expliquent aussi tout simplement par les hasards des circonstances extérieures. La position de l'homme reste très limitée, tant que sa possession sensible reste telle, aussi riche et complète soit-elle. Le développement intellectuel de l'homme commence lorsqu'il cesse de vouloir seulement percevoir par les sens, lorsqu'il se met à considérer la réalité perçue par les sens comme un matériel donné, qu'il travaille, exploite et transforme conformément aux exigences de son entendement.